



Dans cette galerie les vitrines alternent avec les panneaux d'exposition. L'usage exclusif de la lumière artificielle permet d'éliminer les reflets indésirables.

A Leverkusen, le Foto-Historama d'Agfa-Gevaert

par MARCEL BOVIS.



*La grande salle centrale.
(Photographies V.R.)*

Située à une douzaine de kilomètres de Cologne, la ville de Leverkusen possède depuis peu un musée de la photographie, le FOTO-HISTORAMA, le plus important d'Europe. Il se trouve dans le bâtiment administratif d'Agfa-Gevaert, Kaiser-Wilhelm Allee, lui-même contigu aux usines de production de surfaces sensibles de cette marque, englobés dans l'énorme complexe des usines Bayer qui couvrent plusieurs kilomètres carrés de terrain sur les bords du Rhin.

On pourrait penser trouver là un décor d'apocalypse, de sombres et lugubres bâtisses enrobées de fumées toxiques, mais il n'en est rien. Tout est propre, net, ordonné, vit sans fièvre et sans pollution. La masse des immeubles, des ateliers est encerclée de grandes pelouses merveilleusement entretenues où se prélassent des lapins à peu de distance (oui), il y a de grands arbres, des fleurs en quantité et pour comble de coquetterie, un splendide jardin japonais où on circule librement, au pied de la tour Bayer, qui avec ses trente-deux étages est l'immeuble le plus élevé de la R.F.A.

Bien sûr, il y a aussi de hautes, de très hautes cheminées qui laissent parfois échapper une petite fumée blanche (peut-être une astuce pour montrer qu'on travaille...). On découvre près du Rhin une gare particulière et aux quatre coins des casernes de pompiers et de nombreuses cantines adaptées aux besoins de chaque département. Dans les avenues tracées au cordeau, des employés circulent à bicyclette, machines au cadre jaune et rouge caractéristique.

Il n'est pas question de citer des chiffres, d'examiner des bilans et des statistiques, chose qui peut être faite avec davantage de compétence par d'autres; ce qu'on peut en dire est qu'ils vous laissent rêveur par leur importance.

Le groupe AGFA-GEVAERT n'a guère plus de dix ans d'existence, il résulte de la conjonction de firmes très anciennes : Agfa dérive d'une fabrique de colorants fondée en 1867, l'Aktiengesellschaft für Anilinfabrikation (dont les initiales ont formé le nom) et Gevaert fut fondé à Anvers en 1890 par Liéven Gevaert. Nous vous ferons grâce de l'énumération des autres usines ou centres implantés sur toute la planète pour rappeler seulement que l'usine de Munich, fabriquant les appareils de la firme, est un prolongement de l'Optische Anstalt créé par Rietzchel en 1894. L'effectif du personnel pour ces trois centres approche 24 000 et passe à plus de 33 000 si on tient compte des établissements de l'étranger!

La mise en place étant faite nous pouvons enfin parler de l'Historama, ce haut-lieu de l'histoire de la Photographie. C'est à l'occasion de la dernière Photokina qu'il fut inauguré, exactement le 25 septembre 1974. Qu'y trouve-t-on? On est tenté de répondre : tout, tant il recèle de trésors inestimables.

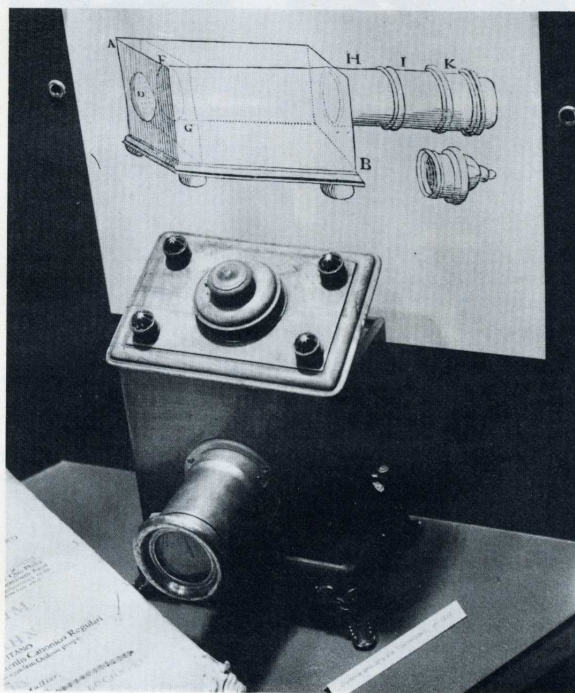
Cela a commencé en 1955 par l'achat des collections du professeur Erich Stenger (1878-1957) de l'Université de Berlin qui dès 1905 collecta de nombreux documents, certains très rares comme un manuscrit de Daguerre, celui de la première édition de son fameux traité, un exemplaire de « The Pencil of Nature » de W.H.F. Talbot avec 44 épreuves originales; un autre avec 100 calotypes de D.O. Hill et R. Adamson, c'est-à-dire 100 chefs-d'œuvre. Parmi les objets réunis par le professeur Stenger se trouvent des bijoux de haute qualité ornés de photographies miniatures (on sait quelle en est la rareté). Il a aussi laissé une bibliothèque composée de précieux ouvrages anciens, eux aussi introuvables.

Plus récentes sont les acquisitions de la collection de Hanns J. Wendel, provenant de l'ancien musée de Düsseldorf et comprenant plus de 1 500 appareils de tous les genres et celle des archives du fameux portraitiste allemand



L'atelier du portraitiste du temps des crinolines. Rien n'y manque, pas même le légendaire petit oiseau.

Il fallut que Niepce vint pour fixer enfin les images fugaces de la chambre noire, connue cependant depuis la plus haute antiquité.





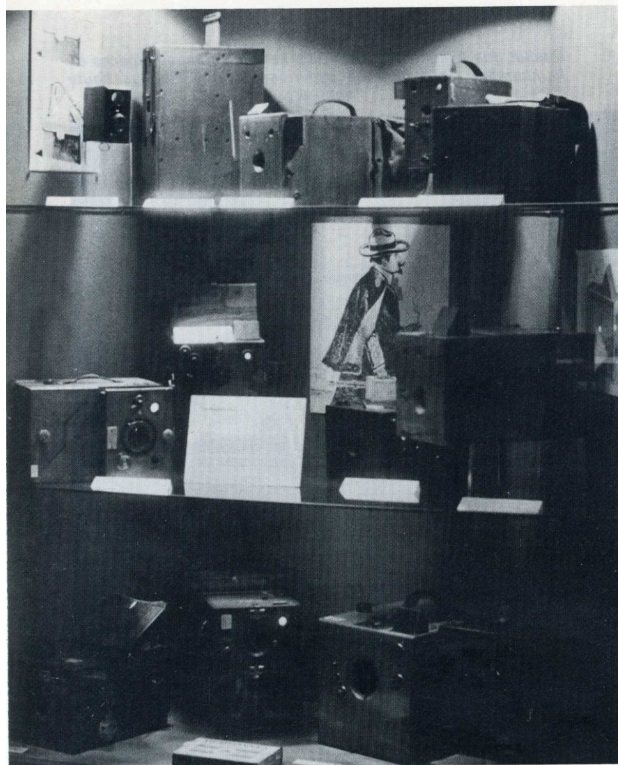
Un calotype négatif de 50 x 60 cm et son tirage sur papier salé.



Hugo Erfurth (1874-1948), portraits accomplis depuis le début du siècle, reflets sensibles du monde des arts et des lettres, traités en grand format par l'oléobromie.

Tout ceci constitue un merveilleux ensemble de documents ; il ne viendrait à l'idée de personne de tenter d'en estimer la valeur vénale actuelle. Jusqu'ici ces collections étaient peu connues ou peu accessibles, et Agfa-Gevaert nous donne maintenant l'occasion d'augmenter nos connaissances. Une anecdote en passant pour faire rêver nos amis collectionneurs : l'album de Talbot a été payé cinq livres par le professeur ; en prime, il obtint de plus cinq lettres de l'inventeur de la calotypie...

Ces caisses en bois prirent naissance avec la photographie instantanée : chargées de douze plaques de verre (ou davantage) elles n'étaient pas précisément légères...



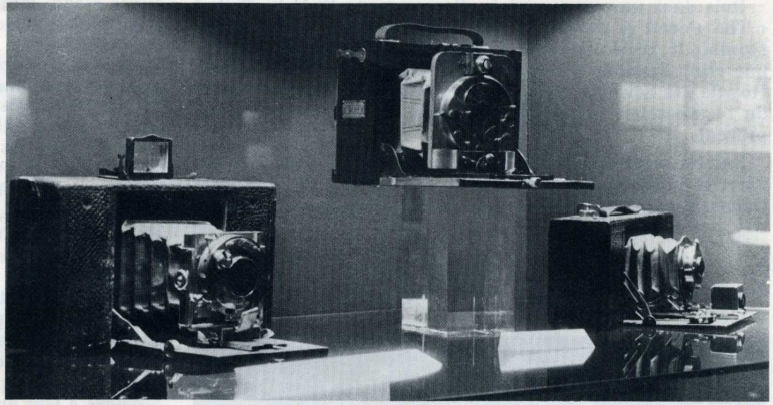
Ce qui précède n'est là que pour offrir un aperçu des richesses du Foto-Historama de Leverkusen, mais pénétrons maintenant dans ce haut-lieu pour une visite plus détaillée. Il s'étend sur une superficie de 700 m² et constitue un exemple de muséographie à retenir. Aucune lumière diurne n'y a accès, ainsi la plupart des reflets dans les glaces des vitrines sont éliminés, tous les objets présentés sont parfaitement visibles et bien éclairés par des tubes luminescents placés dans la partie haute des vitrines ; ils ont été choisis méthodiquement afin d'éviter une fastidieuse accumulation tout en mettant en valeur les caractéristiques de chaque époque ou de chaque genre. Des expositions à thème sont prévues ; une d'elles « Images d'autrefois », circule déjà en Allemagne. On peut estimer que, malgré la surface disponible, un quart seulement des collections est présenté dans une ambiance agréable où l'œil n'est jamais agressé. Le fond des vitrines est de couleur différente selon le genre : on a adopté le vert pour celles qui se rapportent aux origines de la photographie, le bleu ciel pour la photographie professionnelle, le rouge pour la photographie d'amateur, le turquoise pour ce qui concerne la vulgarisation du procédé, le lilas pour les débuts de la photographie en couleur, le rose pour la cinématographie et le vert pâle pour la projection.

Lorsqu'on pénètre dans le musée, on trouve comme il se doit les portraits des grands découvreurs : Schulze, Niépce, Daguerre, Talbot, Bayard, puis tout le matériel nécessaire à l'obtention d'un daguerréotype. Après avoir traversé ce vestibule, on arrive dans la salle de projections et de conférences, puis on débouche dans une longue galerie où alternent les vitrines et les panneaux d'exposition. L'ordre chronologique n'est pas toujours respecté sans que cela nuise à l'intérêt de la visite. Mais ce qu'on voit tout d'abord est l'atelier du photographe du siècle dernier avec une grande chambre sur un trépied chantourné ; sous le vélum qui diffusait la lumière du jour, un fond peint classique et un

De volume moins important, ces appareils pliants, plus souvent dits « foldings », réduisaient le fardeau de l'amateur du début du siècle. Ceux-ci sont signés par le Dr Krügener.

fautail de pose avec appui-tête, flanqué d'un socle surmonté d'un fragment de colonne antique. Rien n'a été oublié, même pas le fameux petit oiseau servant à diriger le regard du modèle au moment souhaité.

Si on commence la visite en suivant la partie gauche de la galerie on voit en premier une vitrine renfermant des appareils pour la ferrotypie : celui d'Eugène Faller (1870), la chambre de Dubroni avec tous ses accessoires, le



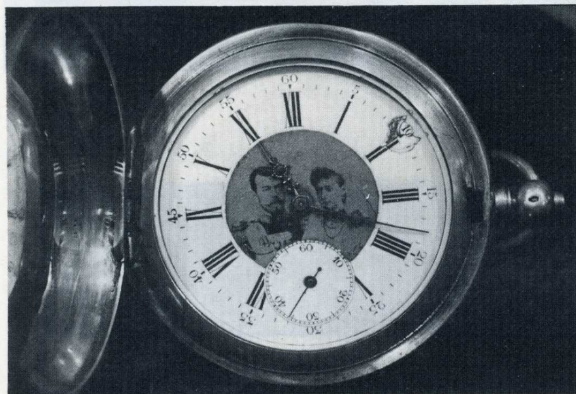
Fasa et aussi des chambres à 9 et 15 objectifs (vers 1890) pour les portraits timbres-poste en vogue depuis 1865.

Dans la vitrine qui suit sont des chambres classiques, foldings ou de voyage, presque toutes de fabrication allemande ; la plus curieuse est celle signée par Carl Plaul, de Dresde, avec son bizarre obturateur rotatif extérieur. Une autre en bois clair, de format 13 × 18 cm, est ornée des motifs en marqueterie, ce qui est assez peu courant.

Tous les reflex célèbres sont devant nos yeux, y compris les fameux « Ermanox ».

Puis dans une vitrine plate, l'ouvrage de W.H.F. Talbot « The Pencil of Nature », dédié au savant Alexandre von Humboldt, trois calotypes et deux fac-similé de lettres dont une était destinée à l'abbé Moigno et l'autre à l'Académie Royale des Sciences de Bruxelles; dans cette dernière, datée du 14 décembre 1841, Talbot propose de faire connaître son procédé.

Sur les panneaux proches sont un calotype négatif et son épreuve positive, des portraits de la célèbre Julia Margaret Cameron (1815-1879) dont celui d'Herschel, tant reproduit,



celui de Béatrice et un groupe de deux femmes en chapeau de paille avec deux enfants, d'expression mélancolique. Il y a aussi des belles épreuves de Baldus, la cathédrale Saint-Trophime d'Arles (1855), la place de la Concorde (1865) et l'Arc de Triomphe du Carrousel, de la même époque. Des frères Bisson, dont l'ascension du Mont-Blanc fut un événement historique, deux vues du glacier (1861) avec et sans personnages. Toujours de cette même époque, un album « Chili et Pérou » d'Emilio Chaigneau, avec des portraits d'autochtones, deux belles épreuves de Robertson et Beato permettant d'admirer la fine architecture d'une mosquée de Constantinople (1858).

Bien d'autres choses sont à voir car ces lignes ne sont pas un inventaire mais un compte rendu de visite que nous poursuivrons jusqu'à un renforcement où se trouve du matériel de laboratoire : meuble pour le développement avec

cuves à eau, lampe à pétrole avec verre rubis, agrandisseur à la lumière du jour, dégradateurs et autres accessoires.

Arrivés à ce point, nous pourrions pénétrer dans la grande salle du fond, mais peut-être vaut-il mieux revenir au début de la galerie, près du salon de pose pour y trouver un panneau avec des agrandissements de cartes de visite, qui ne nous apprendront pas grand-chose, mais nous nous pencherons sur la vitrine plate consacrée aux procédés au collodion; nous y verrons des ambrotypes, des ferrotypes (les naifs de la photographie), des pannotypes ou collodion sur toile cirée (incassables). A remarquer un joli groupe de 1866, et deux personnages dans un décor de photographe forain figurant une automobile de 1904 (ce n'est pas de Lartigue). Son passe-partout est orné de feuillages or sur fond noir. Et nous verrons aussi, un peu plus loin, des portraits romantiques retouchés et colorisés à la main qui ne participent pas de la meilleure époque de la photographie. Mais quand ils sont traités avec un peu d'habileté et de goût, on peut se laisser prendre à leur charme... même si notre sentiment de l'esthétique est un peu bafoué.

Puis on passe aux panneaux montrant les procédés de tirage en vogue dans les salons de la Belle Époque, quand la photographie se demandait avec anxiété si elle pouvait être un art. Ces tendances à pasticher plus ou moins les œuvres du dessin ou de la gravure, condamnées formelle-

Comme ceux de la page précédente, ces bijoux, précieux souvenirs de famille, sont pour cette raison bien difficiles à trouver pour les collectionneurs.

ment vers 1925, sont maintenant, avec le recul du temps, regardées avec plus d'indulgence, la mode « rétro » aidant, et des photographes de notre temps les utilisent sans complexes, encouragés en cela par un certain public.

Parmi ces procédés, celui qui l'emporte par la richesse de ses tons est sans conteste celui au platine, dont l'anglais Frederick H. Evans se servit pour ses célèbres intérieurs de cathédrales et dont on peut voir un exemple de sa qualité dans « La Cathédrale d'Exeter », faite par E. Quetier vers 1900.

Pour la beauté de la matière viennent sur le même rang la gomme bichromatée et le papier au charbon (qui d'ailleurs n'en contient pas). Par ces deux moyens, l'image est également inaltérable car elle est constituée par un pigment inerte dont la teinte peut être choisie à volonté ainsi que celle du support; le liant gomme arabique ou gélatine est

aussi d'excellente conservation. De plus il est possible de faire des tirages multiples, polychromes si on le désire; les épreuves « tiennent le mur », car elles sont mates.

Mais après cette digression, revenons à notre visite pour voir le portrait de Rodin par Steichen (1902) qui voisine avec un bromoil d'Henrich Kühn; à côté, un portrait de femme en chapeau 1900, gomme polychrome rappelant les peintures de Boldini, puis des épreuves d'Otto Menthe et d'Hugo Erfurth.

La vitrine suivante renferme le fameux Kodak de 1888, pratiquement à l'origine de la photographie d'amateur, une chambre « automatique » de Bertsch (la mise au point était faite une fois pour toutes soit pour le portrait, soit pour le paysage), le Pascal, convoité par les collectionneurs (ainsi que tous les autres...), un curieux appareil à magasin en acajou, un Luzo et trois appareils des premières fabrications de Kodak.

Celle d'après présente parmi d'autres le « Merveilleux » de Lancaster, l'Instantograph, également de Lancaster dont le premier modèle sortit en 1882, une chambre de Sanderson, le « Scénographe » (1874), un détective en acajou de Guilleminot et une boîte construite par O. Anschutz vers 1885.

L'époque avoisinant 1900 est présentée dans la troisième vitrine sur la droite, toujours. On y voit des appareils qui sont de fabrication anglaise pour la plupart; Handy, Nydia, Vega, Lopa, puis une chambre d'origine française et une très belle pièce en métal argenté et poli, l'« Invincible ». Il y a encore deux foldings dont une de von Werner.

La quatrième vitrine permet d'admirer ce qu'on appelait chambres à main, au début de l'instantané. Il y a un des « Delta » du Dr Krügener (qui donna ce nom à plusieurs de ses appareils); son obturateur en laiton est assez bizarre. A ses côtés se trouve un klapp de Rietzchel (1900) flanqué de l'« Universal Detektiv Kamera » de 1895, en bois noir, de format 13 × 18 et possédant un obturateur à rideau donnant 1/1000 de seconde, ce qui est plutôt rare dans ce type d'appareil. On voit encore deux reflex à deux objectifs, l'Exell Détective Universel de A. Le Docte, de Bruxelles, dont l'obturateur donnait huit vitesses de 1 s à 1/250, performance remarquable pour l'époque; l'autre provient de la London Stereoscopic Co.

La Photo-Jumelle de J. Carpentier (1895), le Colibri de Zeiss, une charmante « Kleinkamera » de 1893 qui employait des plaques 3,5 × 4 cm sont exposés dans la vitrine suivante en compagnie de la (ou du) Frena, du Photosphère, dont il y a deux spécimens, d'une jumelle Sigriste, suivis d'un appareil et d'un klapp d'Anschutz, d'une boîte en acajou de 1887, assez volumineuse, le « Facile » de Fallowfield de Londres; son magasin contenait 12 plaques ou des films rigides.

Sur le panneau tout proche sont des épreuves de H.P. Robinson (1895), de Solovieff (1887), de Coburn, « El Toro » (1910), de Steichen, « La Rose » (vers 1905), Hugo Erfurth (1901) qui donnent un aperçu de la production des photographes du début du siècle. On voit encore une rue du vieil Hambourg de 1908, de H. von Seggern, la Plage de A. Coburn (1910), le Christ au tombeau de P. Dubreuil (1900), et une épreuve de O. Hofmeister.

Dans la sixième vitrine, on retrouve une belle série d'appareils des détectives en bois non gainé comme celui de Suter, de Bâle (1893), celui de Steinheil (1890), deux modèles « Delta » de Krügener (1895) parmi d'autres qu'il est difficile d'identifier. Le plus gros de tous, de format 13 × 18 cm, est dû à Ch. Bruns, de Munich. On voit encore une curieuse boîte « Edison » fabriquée par Ernemann en 1894 dont l'armement et l'escamotage des plaques sont couplés. On termine par un Murer's Express (dont il existe au moins 29 modèles), un Mars (vers 1893, aluminium gainé?) et un ravissant petit « Okam » de 1925.

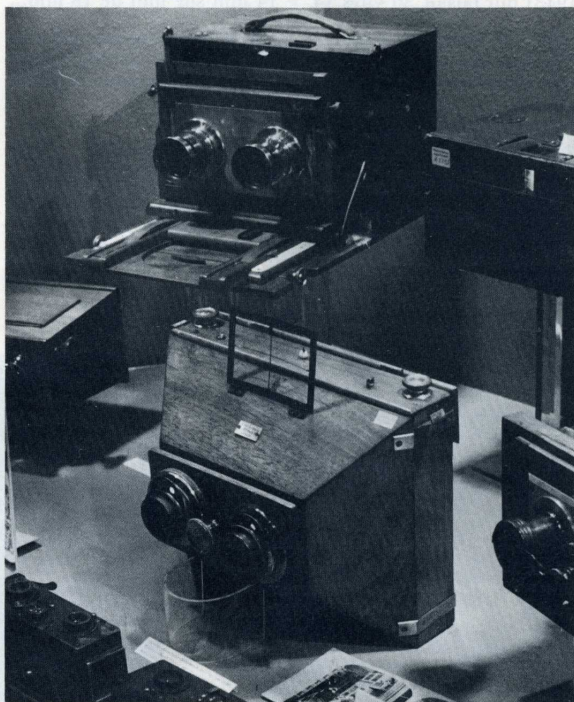
Les foldings et les klapps sont dans la vitrine suivante consacrée à la période 1900-1925. On y voit surtout des productions des plus grands fabricants allemands, Ica, Ihagée, Ernemann, Contessa-Nettel, Voigtländer (Autriche). Mais il en est un assez original de fabrication italienne cette fois, un klapp 13 × 18 cm, de Flamma, Florence.

En continuant on trouve les reflex à un et à deux objectifs dont le fameux Ermanox de 1927 et le reflex pour pellicules d'Ensign. Tout près sont de remarquables épreuves d'August Sander (1876-1964) et du célèbre Dr Erich Salomon; ces



La poignée de la canne photographique « Ben Akiba » de Khrön laisse voir à gauche la chambre de prise de vue et les bobines de réserve.

Les premiers pas de la stéréoscopie se firent avec ces volumineuses chambres comme celle d'Ottomar Anschutz, le père de l'obturateur à rideaux.



dernières montrent des hommes politiques disparus, qui tinrent la scène après la Première Guerre mondiale et qu'on ne revoit pas sans quelque émotion. On sait que le « prince des photographes à la sauvette » employa longtemps l'Ermanox avant d'adopter le petit format.

Nous en sommes maintenant à la neuvième vitrine, toujours sur la rangée de droite qui renferme des foldings de tous les formats, du 4,5 × 6 au 13 × 18. On y voit le petit Bergeheil de Voigtländer, le Lloyd de Hüttig (1905), l'Heag II d'Ernemann (1925) et bien d'autres encore.

Dans celle d'après on pourra admirer une série de « pockets » et de foldings à pellicules d'avant-guerre comme le Ranca et le Pupil de Nagel, l'Auto-Ultrix d'Ihagée, la Cocarète de Contessa-Nettel, la Bobette I d'Ernemann, le Colibri de Zeiss, le Vollenda encore de Nagel, la Picolette de Contessa-Nettel, rivale du Vest-Pocket et le recherché Prominent de Voigtländer.

Dans la suivante on verra quantité de petits formats : Leica, Contax, Sico, Peggy, Edinex, Photorette, Welti, Altix, etc.

Enfin les deux dernières de cette longue série énumérative sont, l'une réservée aux klapps à tendeurs : Block-Notes, Ensignette, puis aux panoramiques : Kodak et Al-Vista et aux petites boîtes comme l'Unette d'Ernemann et le Baby-Box de Zeiss-Ikon, l'autre, dernière de la rangée, présente une rétrospective des fabrications d'Agfa avec le Billy de 1928, la Silette de 1954, l'Automatic 66 de 1956, la Flexilette de 1960 ainsi que la fameuse série des Karat.

Mais la visite ne se termine pas là car nous n'avons encore rien vu de la grande salle à laquelle on aboutit. La grande vitrine centrale recèle des trésors : il y a des appareils subminiatures en quantité, des appareils dissimulés ; la canne Ben-Akiba de Kronke, de Berlin (1902), le « Plastron Stirn », l'Ergo, le Ticka, le Photo-Carnet, le Micro-16, le Physiographe, et la boîte d'allumettes suisse « Le Soleil » (1943) qui faisait 30 vues 14 × 14 mm sur film de 16 mm...

On voit aussi des daguerréotypes stéréoscopiques coloriés et surtout des épreuves uniques des premières photographies en couleurs sur papier par les procédés Sella-chromie de 1895,



Le pétrole ne permettait pas des projections si lumineuses que celles d'aujourd'hui, mais ces lanternes méritaient bien leur nom de magiques quand nous étions enfants.

Admira de 1937, du Système NPG de 1903, Jos-Pé de 1928, Duxochrom de 1933, Uvatype de 1925 qui furent peu ou pas du tout commercialisés. On voit encore des actinomètres, des lampes à poudre de magnésium mais surtout, et c'est le clou, les très rares et très précieux bijoux photographiques collectionnés par le professeur Stenger qui forment un ensemble sans équivalent dans le monde.

Tout autour de cette vitrine sont répartis toutes sortes d'appareils spéciaux, volumineux pour la plupart : chambres de reproductions, ciné-mitrailleuses, chambre couplée avec un fauteuil tournant pour la photographie judiciaire, appareils de forains et aussi un Mutoscope et le grand Bi, vénérable ancêtre employé comme support d'appareil, une béquille le faisant tenir debout pour cet usage.

Avant de partir à regret, il ne faut pas oublier d'aller voir la vitrine consacrée à la stéréoscopie, celle des appareils de sélection trichrome, des premières caméras cinématographiques, des appareils pour la chronophotographie, des lanternes magiques et des agrandisseurs. En passant on verra les premières photos de reportage, la tête de la Bavaria de Löcherrer (1860), la place du Marché de Suck (1886), les études du vol des cigognes d'Ottomar Anschutz, l'inventeur de l'obturateur à rideau, etc.

Il est impossible de tout citer et ce qui précède est déjà une bien longue énumération n'ayant aucunement la prétention d'être complète, mais espérant inciter le lecteur à une visite personnelle si l'occasion s'en présentait pour lui, car c'est un ensemble unique en Europe (Cologne n'est pas tellement loin). Son conservateur, M. Klauss op ten Höfel qui nous a si aimablement accueilli, se propose de faire de futures expositions sur des thèmes plus circonscrits dont on pressent l'intérêt.

Ainsi Agfa-Gevaert, à la pointe de la technique moderne, a su donner une place de choix à la photographie ancienne qui a tant de raisons de nous émouvoir ou de nous intéresser. Niépce, Talbot, Daguerre, Bayard ont été eux aussi de grands précurseurs.

P.S. - Encore quelques lignes qu'il ne faudrait lire qu'après avoir visité le musée. On remarquera que les magnifiques épreuves placées sur les panneaux sont sans aucune protection il n'y a ni verre, ni plexiglas. Si cela devait tenter quelque amateur trop passionné, il vaut mieux l'avertir que ce ne sont point là des épreuves originales, mais des fac-similés. Ils sont d'une telle qualité que l'œil le plus averti se laisse piéger. Certains ont demandé d'ailleurs deux ans de travail à leur auteur, M. Hans Hörning, qui emploie magistralement toutes les techniques des virages et des teintures sur des papiers au gélatino-bromure qu'il prépare lui-même...

Ces caméras de prise de vues cinématographiques enregistrent les premières « actualités ». Beaucoup, comme celle des frères Lumière, servaient également de tireuses.

